

Lauren Beukes

Interviewée par Alain Pelosato
Traduction Florence Pelosato

Lauren Beukes est Sud-Africaine. Elle est l'auteur de **"MOXYLAND"**. Comme le dit la quatrième de couverture du livre (Presses de la Cité) : "Comparée à William Gibson, Aldous Huxley ou encore George Orwell, elle s'est fait connaître des amateurs de littérature de l'imaginaire grâce à son roman *ZOO City*, récompensé par le prix Arthur C. Clarke en 2011. Elle est également l'auteur des *Lumineuses*, un thriller noir et dérangeant, jouant avec les codes du fantastique."

Quelle définition donneriez-vous de la science-fiction ?

C'est de la fiction qui flirte avec les limites de notre zone de confort et qui, parfois, les démolit complètement afin d'explorer notre réalité actuelle. La science-fiction nous montre la condition humaine à travers une perspective déformante qui nous permet de nous voir, en fait, de façon plus nette.

Pour moi, votre livre MOXYLAND est un livre de science-fiction car c'est d'abord de l'anticipation, ensuite il prévoit le développement de nombre de technologies : nanotechnologies, biotechnologies, réseaux, communication, etc. Etait-ce votre projet de faire de la science-fiction ?

Je lis une grande variété de choses différentes, donc la littérature de genre me vient naturellement.

La science-fiction a pour but de défier les conventions, je ne me sens donc pas obligée de les suivre. J'ai écrit sur les tendances actuelles (de l'époque en 2008) et j'ai extrapolé à partir de ces pratiques, les projetant vers un futur imaginaire en visualisant ce que nous pourrions faire de ces technologies – et





teurs multiples (j'ai encore utilisé ce procédé dans mon dernier livre *Broken Monsters*) car cela permet au lecteur de lire entre les lignes, de reconstituer l'histoire par le biais de points de vue différents. Il me semble que la plupart de mes livres sont des puzzles qui donnent au lecteur le rôle du détective. J'ai conscience d'avoir l'habitude de pousser mes lecteurs dans le grand bain, mais c'est parce que je sais qu'ils savent nager ! C'est un livre qui représente un vrai défi – mais les lecteurs savent se mettre à la hauteur du challenge.

Votre roman est aussi un livre politique. Dans votre postface intitulée « Les cellules souche de Moxyland », vous écrivez : « Moxyland est également issu de l'héritage de l'apartheid » Vous parlez du système répressif de ce régime politique et vous le comparez à la STASI. Avez-vous voulu faire de la politique fiction, envisager l'avenir de l'Afrique du Sud ou plutôt, l'avenir de l'espèce humaine dominée par la technologie ?

Je souhaitais envisager où notre réalité actuelle pourrait nous emmener. Je suis passionnée par l'histoire et par la façon dont elle se répète – nous sommes hantés par nos erreurs passées et, en Afrique du Sud, l'héritage de l'apartheid est toujours présent. J'aime à dire que ceux qui ne se souviennent pas du passé sont condamnés à le répéter. Mais ceux qui ne font pas l'effort d'imaginer le futur sont, eux, voués à le foutre en l'air.

Il s'agit d'un livre dont l'histoire se passe en Afrique du Sud, mais les thèmes qu'on y retrouve, ceux d'une société de surveillance, de la trop grande influence que les grandes entreprises exercent sur le gouvernement, des avantages personnels prenant le dessus sur le respect des droits de l'Homme et de la vie privée sont des questions universelles que l'on transpose

quel impact elles auraient sur nous. Je n'ai rien inventé qui ne soit pas déjà technologiquement possible et dont la graine n'était pas déjà semée – en revanche, je suis passée à côté d'éléments que je n'aurais sans doute pas pu prévoir, comme Twitter par exemple, ou l'actuelle omniprésence des drones.

Votre roman est aussi un « polar », un livre policier. D'ailleurs

vous utilisez le style narratif du genre polar de détective qui fait parler le narrateur. Mais vous, vous y allez fort car vous n'avez pas moins de quatre narrateurs ! Et donc c'est assez fascinant de vivre ainsi dans la peau de quatre personnages. Pourquoi ce choix narratif ? N'est-ce pas choisir le plus difficile ?

J'aurais pu me faciliter la vie, en effet ! J'aime bien utiliser des narra-

dans le futur.

Selon moi, votre livre est politique dans le sens qu'il raconte comment quatre personnages tentent d'utiliser contre cette espèce de STASI les moyens qu'elle-même utilise contre son peuple. Mais en fait, dans votre livre on ne rencontre jamais le pouvoir, on y rencontre seulement sa police. On ne connaît pas la nature exacte du pouvoir. Vous avez voulu laisser la réflexion au lecteur sur ce sujet, sa liberté d'estimer lui-même, de constituer lui-même un pouvoir en fonction de ses effets répressifs ?

C'est le reflet de la réalité. Nous vivons dirigés par des gouvernements sans jamais rencontrer les personnes qui sont au pouvoir – cela ne veut d'ailleurs pas dire que nous ne ressentons pas les effets de leurs lois. Et bien sûr, Lerato rencontre effectivement quelqu'un de haut-placé et il l'aime bien, tout simplement. C'est la banalité du mal et des bureaucraties répressives.

Il en est de même des motivations des quatre personnages de votre roman. Peuvent-elles se résumer à ce que souhaite Tendeka : « le monde parfait qui pourrait exister » ou encore « je veux changer le monde pour de vrai. » ?

Je ne sais pas si aucun d'entre eux, à l'exception de Tendeka peut-être, est suffisamment naïf pour croire à un monde parfait, ou pour croire qu'ils pourraient avoir une influence sur la face du monde. Ils sont motivés par leurs propres ambitions et au sein de leur propre groupe social. Kendra veut pouvoir se consacrer à son art et est prête à se mettre en danger pour le faire. Lerato est en proie à un ennui qui la met en péril et essaie de prouver qu'elle vaut mieux et qu'elle est

plus intelligente que le système pour lequel elle travaille. Toby est un traine-lattes avéré qui voudrait avoir plus de vues sur son vlog. Mais Tendeka, elle, souhaite sincèrement changer le monde.

En fait, ces personnages luttent contre une police, un service de répression, ce ne sont pas des révolutionnaires, ce sont juste des anarchiste « fouteurs de merde » ?

C'est ça. Les parcours de vie m'intéressent. Ces personnages ne vont pas renverser le gouvernement (même si à la fin du livre, certains événements vont mettre des personnes très puissantes dans une situation inconfortable, et vont peut-être, par accident, changer l'ordre établi).

C'est plutôt une représentation de ma vision de l'Afrique du Sud. Il est difficile de s'unir en tant que militants quand il n'y a pas un « Big Bad », un grand mal (comme un gouvernement raciste) contre lequel se battre. Il y a tellement de problèmes différents, alors par où commencer ? Le militantisme n'est plus aussi concentré sur un seul problème et c'est sûrement plus sain car lorsqu'il y a un problème majeur dans la société, cela peut éclipser le reste (la violence faite aux femmes ou les droits des homosexuels). Par contre, cela laisse bon nombre d'entre nous tâtonner à la recherche d'une bonne cause à défendre et nous nous trouvons trop absorbés par nos propres vies et nos ambitions personnelles pour réellement agir.

Enfin, autre chose m'a marqué. Cette confusion entre le réel et le virtuel, l'apparence trompeuse des choses. En fait le virtuel ne fait-il pas partie de la réalité puisqu'il existe ? Il permet seulement de tromper, de créer l'illusion ?

La réalité virtuelle et les réseaux

sociaux sont devenus une part importante de nos vies. Nous passons autant de temps sur Internet que dans le monde réel. Je parlais de cela avec des adolescents de Detroit, à savoir, lequel du monde réel ou des réseaux sociaux était les coulisses ou la scène de l'autre, et ils ont répondu que le monde réel étaient les coulisses, là où l'on se prépare à la représentation que l'on doit donner sur les réseaux sociaux. Bien sûr, cette représentation de soi peut être accentuée d'une façon positive ou alors totalement (et dangereusement) fautive, mais elle n'est jamais illusoire.

Vous écrivez dans votre postface à propos de l'apartheid : « Ses racines sont profondes et noueuses, et nous allons nous y prendre les pieds pour encore quelques temps. » N'y a-t-il pas un lien de parenté, un cousinage avec l'œuvre de Philip K. Dick ? L'existence d'une menace souterraine...

Philip K. Dick m'a beaucoup influencé, donc sûrement que oui. Mais, je crois que c'est aussi la nature de la réalité dans laquelle nous vivons. L'histoire remonte à la surface, les vieilles blessures se rouvrent, les péchés de nos ancêtres resurgissent des ténèbres pour nous dévorer. C'est un thème récurrent de mes livres et notamment de Zoo City.

(Lire la chronique de son livre dans la rubrique "Livres")

